LES ALIÉNÉS

ŒUVRES D'AFNAN EL QASEM

Les œuvres romanesques

LES NIDS DÉMOLIS 1969
LE CANARI DE JÉRUSALEM 1970
LA VIEILLE 1971
ALEXANDRE LE JIFNAOUI 1972
PALESTINE 1973
ITINÉRAIRE D'UN RÊVE INTERDIT 1975
LES RUES 1977
LES OISEAUX NE MEURENT PAS DU GEL 1978
NAPOLÉONNE 1979
LES LOUPS ET LES OLIVIERS 1980
LES ALIÉNÉS 1982
VOYAGES D'ADAM 1987
L'HOMME QUI CHANGE LES MOTS EN DIAMANTS 1983-1988
LIVRES SACRÉS 1988
ALI ET RÉMI 1989
MOÏSE ET JULIETTE 1990
QUARANTAINE À TUNIS 1991
LA PERLE D'ALEXANDRIE 1993
MOUHAMMAD LE GENÉRÉUX1994
ABOU BAKR DE CADIX, *suivi de* LA VIE ET LES ÉTRANGES AVENTURES DE JOHN ROBINSON 1995-1996
MADAME MIRABELLE 1997
LES CHEVAUX SONT TOUJOURS TRISTES 1998
PARIS SHANGHAI ET LA PUCE BIONIQUE1998
ALGÉRIE 1990-1999
MARIE S'EN VA A BELLEVILLE 1999
BEYROUTH TEL-AVIV 2000
CLOS DES CASCADES 2001
HÔTEL SHARON 2003
MILITAIRES 2003

Les pièces de théâtre

TRAGÉDIE DE LA PLÉIADE 1976
CHUTE DE JUPITER 1977
FILLE DE ROME 1978

Les essais

LES ORANGES DE JAFFA ou LA STRUCTURE ROMANESQUE DU DESTIN DU PEUPLE PALESTINIEN CHEZ GHASSAN KANAFANI 1975
LE HÉROS NÉGATIF DANS LA NOUVELLE ARABE CONTEMPORAINE 1983
SAISON DE MIGRATION VERS LE NORD 1984
LE POÉTIQUE ET L'ÉPIQUE 1984
TEXTES SOUMIS AU STRUCTURALISME 1985-1995

Les scénarii

L'ENFANT QUI VIENT D'AILLEURS1996
L'AJOURNEMENT 1996
LA MORT 1996
ISA ET JEFF 1997
LES CHEVAUX SONT TOUJOURS TRISTES 1997
SHAKESPEARE SAIT QUI VA TUER LE FILS DE SPHINX 1997
LA FILLE DE SADE 1998
LE CHAUFFEUR, LE POÈTE ET L'HOMME QUI AVALE LES COCHONS 1998
T'ES TOI, JE M'EN FOUS 1999
CLOS DES CASCADES 2001

Afnan EL QASEM

LES ALIÉNÉS

Traduit de l'arabe par l'auteur

roman

De la Seine à l'Euphrate L'Harmattan

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays
©Edition de la Seine à l'Euphrate
Editions l'Harmattan
PARIS 2003
ISBN : 2-7503-0024-X
© L'Harmattan, 2003
ISBN : 2-7475-5496-1

A Fadwa Touqan,
poétesse des deux monts,
mont de la tristesse et mont du feu.

Chapitre 1.

Tentative d'écriture

Aujourd'hui, j'ai fait mes adieux à Nancy. Aujourd'hui aussi, j'ai reçu une lettre de ma mère dans laquelle elle me fait savoir que mon frère s'est enfui des Territoires occupés. La nuit, j'ai essayé d'écrire mon roman épique sur la Révolution. J'ai essayé, mais sans succès. Pourtant, tout était clair dans ma tête : l'idée, les faits, les personnages. Cela fait un an que je veux l'écrire, et je doute que je pourrai jamais le faire. J'ai invité Nancy, pour la dernière fois, dans un grand restaurant. Nous avons pris notre dîner et nous nous sommes promenés un peu sur les Champs-Élysées. Près de la bouche de métro, je l'ai embrassée sur le front, et tout s'est passé comme convenu, sans larmes ni soupirs. Après son départ, je ne sais où mes pieds m'ont porté. Je me suis retrouvé sur l'un des ponts de la Seine. Le brouillard tombait et le fleuve coulait et s'éloignait. J'ai pensé au suicide. Ce fut une pensée furtive qui a traversé mon esprit sans pour autant me convaincre. J'ai tout laissé derrière moi : les masses de brouillard cotonneux, les halos de lumière des vieux lampadaires, le fleuve silencieux, et je suis rentré précipitamment chez moi.

La nouvelle ne m'a pas vraiment touché, car je suis désormais au fait des exagérations de ma mère. Elle a l'habitude de tourner ses lettres d'une étrange manière. Elle a transformé la fuite de mon frère en une histoire comparable à

celle du chef de tribu guerrière, Abou Zaïd al-Hilali. A la fin, elle a réussi à glisser qu'elle ne l'approuvait pas. Elle m'avait déjà expliqué comment, lors de ses précédentes tentatives d'évasion, les soldats israéliens l'avaient arrêté à la frontière. Cette fois-ci, qui lui garantissait qu'ils le laisseraient passer de l'autre côte du fleuve ? Tout cela était la faute de mon père qui n'avait pas réussi à le convaincre, pendant qu'il était en prison, d'attendre patiemment la fin de sa peine après tous ces échecs qu'il avait subis. Mais mon père a vieilli prématurément, et c'est la raison pour laquelle elle me demande de rentrer, afin de remettre de l'ordre à tout cela. Elle me prévient que la famille risque de sombrer définitivement dans le chaos si je ne rentre pas aussi vite qu'elle le souhaite. Elle fait allusion à son avant-dernière lettre, dans laquelle elle me dévoilait la relation amoureuse de ma sœur avec un homme qu'elle n'apprécie pas du tout. Elle m'apprend enfin qu'elle a fait la demande auprès des autorités d'occupation pour obtenir un permis de « regroupement ».

Rien à faire. Encore un papier à froisser. Je sais pourquoi. Parce que j'écris contraint et forcé. L'idée est aussi claire qu'une image dans un miroir, mais le stylo s'entête. J'ai besoin de me reposer psychologiquement. Oui, c'est cela. Le monde se tient devant moi comme un roc. Depuis six mois, les choses n'ont fait qu'empirer. Je l'ai aimée, pourtant je n'ai jamais pensé que Nancy, l'Américaine, deviendrait ma fiancée. Je justifiais cela par le miracle de l'amour. Quand tout a été fini entre nous, je me suis dit que je ne l'avais jamais aimée. Elle avait une nature étrange, simple et compliquée tout à la fois. Elle était transparente comme le clair de lune et en elle couvait un brasier. Elle était le rêve et

elle était le feu. Elle éteignait son feu quand elle le voulait et elle l'allumait quand elle le voulait. Sa volonté m'effrayait. Pendant six mois, elle m'a répété « je t'aime ». Alors, je lui ai demandé de m'épouser, mais elle a refusé. Avant notre dernière rencontre, elle m'a dit qu'elle m'adorait. Elle m'adorait.

Encore une fois, je vais essayer d'écrire :

> « Nous nous éparpillons, çà et là, exténués. Un seul regard sur nous suffit pour savoir que nous sommes des individus qui avons creusé longtemps dans les rochers que le soleil a brûlés de cuivre. Nous avons le même gémissement que nous échangeons tous les soirs comme un hymne fatal ; nous avons le même soupir qui monte en dépit de sa lenteur, avec cet étrange mélange d'odeurs de chaussures et de sueur. Nous sommes telles des statues abattues qui tentent de se relever, car nos cœurs, malgré le malheur, sont emplis de résistance. Les pouls sous… »

Sous quoi ? D'un geste machinal, je froisse la feuille et la jette. Je m'absente un peu dans mes pensées, puis je ramasse la feuille et la défroisse. Je lis ce que je viens d'écrire et finalement, je trouve cela pas mal. Je recommence la construction avec quelques modifications :

> « Nous nous éparpillons, çà et là, exténués. Un seul regard sur nous suffit pour savoir que nous sommes des individus qui avons creusé longtemps dans les rochers, en portant sur le dos le poids de la détestable occupation. Même l'air nous est interdit. Le soleil nous a brûlés de cuivre, et nous voilà incapables de distinguer entre un pied ici et une tête là-bas. Nous nous jetons à terre ; un seul gémissement s'élève que nous échangeons comme un hymne fatal tous les soirs. Nous poussons un soupir de résistance qui va de pair avec ce mélange d'odeurs de chaussures et de sueur. Nous rampons à terre tels des vers ou nous nous entassons tels des serpents. La nuit qui tombe autour de nous… »

Rien à faire. Les mots s'échappent. D'habitude, devant une telle impuissance, je me bats jusqu'à l'hémorragie, ou je décline jusqu'à l'hémorragie.

« Un seul regard sur nous suffit pour savoir que nous sommes des individus écrasés mais qui résistons. Nos souffles qui s'accrochent à la vie montent dans l'atmosphère de la cellule avec ce mélange étrange d'odeurs de chaussures et de sueur. Nous nous éparpillons çà et là. Quelques-uns parmi nous s'entassent en gémissant sans dire un mot, et quelques autres échangent des propos à voix basse. C'est notre cas en détention, après avoir creusé toute la journée les rochers.

Un seul regard suffit pour savoir que nous sommes des individus écrasés mais qui résistons... »

C'est impossible. Je froisse la feuille et je regarde par la fenêtre : sur le trottoir d'en face, un immeuble en ruines. Dans le calme absolu, une voix éclate à l'étage supérieur :

– Viens ici, ma petite maman !

Des bruits de pas qui s'éloignent puis s'approchent à nouveau lourdement. Je lève la tête vers le plafond quand soudain des gifles résonnent.

– Prends ça ! Prends ça !

Des rires et des pleurs éclatent en même temps. Les rires s'arrêtent ; les pleurs persistent. Une voix tendue de femme qui se répand en reproches :

– Arrête, la vieille ! Tout le monde dort !

Puis, avec tendresse :

– Arrête, ma petite maman ! Je te demande pardon !

Comme elle n'obtient rien en contrepartie, elle la frappe à nouveau.

La vieille passe un moment à pleurer, puis s'arrête soudain, et l'univers tombe dans l'abîme du silence.

Je ne peux dormir : la lettre de ma mère, Nancy, mes feuilles décevantes sur la Révolution bien que tout soit tombé dans le silence. Je scrute les ombres autour de la fenêtre et observe la carte de la Palestine sur le mur. En dessous, une

chaise de plage et une petite table. Les ombres, dans ma chambre, ne bougent pas ; le rideau de tulle est fixe. Je me rappelle ce que disait Nancy : « Il y a beaucoup d'ombres dans ta chambre, mais elles n'ont pas de sens ». Elle se levait alors dans la nudité de son corps et se mettait à les éparpiller jusqu'à ce qu'elle tombe de fatigue sur moi. Elle murmurait à mon oreille, lavée par la sueur : « Mon prince ! Mon prince ! »

Notre séparation était attendue, mais je ne voulais pas y croire. Elle me disait : « Tu vivras heureux sans moi ». Et elle me disait encore : « Ensemble, nous serons les plus heureux des gens ». Trouverai-je quelqu'un d'autre qu'elle ? Je me disais que si elle partait, j'en trouverais une autre, une Française cette fois. Et, au plus profond de mon désespoir, je reste cloué sur place, attendant celle que je vais trouver. Je tisserai dans ma tête de longues histoires. Lorsque je me sens paralysé sous le poids de ma solitude, je crie avec amertume : C'est pour cela ! C'est pour cela !

Le matin, je me suis levé, épouvanté, sur le cri de ma vieille voisine que sa fille réprimande :

– Tais-toi, la vieille ! Sale ingrate !

Je m'habille vite, et je sors dans la rue, remplie du bruit des pelleteuses qui s'acharnent à faire disparaître les débris de l'immeuble d'en face. Je passe devant des ouvriers qui s'adressent la parole en criant. Je traverse la rue comme un étranger.

Je demande à la bibliothécaire un livre de Lukacs, et je prends une place à l'écart. A cause de cette même bibliothécaire. Elle n'arrête pas de me sourire. Ses dents jaunes me choquent. Son corps de baleine ne m'excite pas.

Lorsque je lui tourne le dos, je sens le poids de son regard sur ma nuque. Alors, je me sens fatigué. Quand pourrai-je commencer à écrire ma thèse ? Je repousse le livre avec lassitude, et je déplie la lettre de ma mère presque involontairement :

« Ton frère s'est enfui de la prison pendant la nuit et j'ai peur qu'il se perde. C'est encore, pour ton père et moi, un enfant de dix-neuf ans. Toi aussi, tu resteras pour moi seule mon enfant qui ne grandira jamais. En même temps, je prie que Dieu t'accorde une longue vie. C'est pour cela que je te confie mon inquiétude. Je suis en proie à de terribles obsessions. Si ton frère se perdait en chemin, cela voudrait dire que je le perdrais pour toujours. Et puis, je vais te dire franchement que je ne supporte ni ta dureté, ni la sienne. La tienne, dans cet éloignement qui n'a pas de sens, et la sienne, dans cette révolte qui n'a pas de sens. Que cela reste entre nous, car je ne veux pas que tout le monde le sache. Même pas ton père. Premièrement, parce qu'il est très affecté par la fuite de ton frère, alors je crains lui causer des soucis supplémentaires. Ensuite, parce que j'ai peur de le monter contre toi et de le pousser involontairement à ne plus t'envoyer tes mandats mensuels. Tu le connais bien, ton père, comme il a un sale caractère. Pourtant, depuis qu'il a vieilli, il a changé. Mais il a toujours mauvais caractère. Ce qui m'importe le plus, c'est ta sérénité et non la mienne. Tu sais très bien que je préfère que tu sois près de moi sans diplôme que loin de moi avec un diplôme. Même s'il s'agit du diplôme le plus élevé, comme ce doctorat que tu veux obtenir. En plus, tout le monde parle de la fuite de ton frère que je réprouve. Des gens que nous connaissons et d'autres que nous ne connaissons pas ont de la considération pour

nous. Ils disent de ton frère : « C'est un garçon courageux ! Il est parti de nuit pour revenir en plein jour ; il a fui l'occupation pour nous libérer de l'occupation ». Je ne te cache pas que le gouverneur militaire a convoqué ton père pour le questionner ; un soldat l'aurait giflé si ton père n'avait désavoué ton frère. J'espère que tu le pardonneras, mon chéri. Tu sais très bien que si le soldat s'était exécuté, ton père serait tombé raide mort. Surtout qu'il est malade, depuis quelques jours. Il tousse toute la nuit et se lève avant la prière de l'aurore. Que Dieu lui vienne en aide ! Il pense à vous, ses enfants, un à un, et je crois connaître la raison. Il a vieilli prématurément et il s'est affaibli. C'est pour cette raison qu'il faut que tu viennes, pour quelques jours au moins. Viens vite te rendre compte par toi-même de la situation familiale ! Sinon, notre famille s'effondra comme s'effondrent les camps sous les bulldozers de l'ennemi. Inutile de te rappeler ta sœur qui prépare son mariage avec celui dont je t'ai parlé dans ma précédente lettre. Que Dieu le maudisse et la maudisse ! Je pressens la honte pour toi, son grand frère, et pour nous tous. Alors, attention ! Ne prends pas une affaire comme ça à la légère. N'oublie pas que tu as trois autres sœurs. Quel avenir les attend si elle fuit avec lui ? Quel malheur nous guette si ta sœur commet un tel crime ? Grâce à ton frère, nous marchons la tête haute parmi la foule, mais ta sœur, elle va jeter l'opprobre sur nous tous. Quelle honte ! Hier, je l'ai giflée tellement fort qu'elle a chancelé sous le coup. J'ai voulu la mordre à la fesse mais je n'y suis pas arrivée. Je te jure que c'est la première fois, disons la deuxième fois, que je porte la main sur elle depuis qu'elle est devenue majeure et jeune fille. Mais, comme tu le sais, c'est dans son intérêt. Personnellement, je ne commets jamais

d'erreur. Tout particulièrement dans des affaires sensibles comme celles-ci, les affaires d'amour et de passion. Je t'ai tout expliqué dans ma précédente lettre et ce n'est pas la peine de me répéter. Tu dois venir. »

Lorsque mes yeux rencontrent ceux de Nadim, il me fait signe de la porte de la bibliothèque. Je quitte ma place et vais vers lui.

– C'est le moment de ta cigarette, me dit-il.

Et il m'en offre une. Il me l'allume et nous arpentons le long couloir en allant et venant comme à notre habitude.

– Je dois arrêter, lui dis-je.

– Quoi ?

– De fumer.

– Pourquoi ?

– Mon estomac me fait atrocement mal.

Mais il pense à autre chose. Soudain, il me dit sur un ton très excité, en courant derrière son optimisme :

– J'ai trouvé du boulot.

C'est peut-être la vingtième fois qu'il trouve un petit boulot, mais cela n'aboutit jamais à rien. Il se justifie tantôt par la mauvaise chance et tantôt par la mauvaise situation. Sans attendre ma réaction, il ajoute :

– Homme de ménage. Qu'importe, l'essentiel c'est que je l'ai trouvé !

– Où ça ?

– Dans une compagnie aérienne arabe. C'est, comme tu vois, un boulot entre « parents ». J'astiquerai tellement bien les vitrines que les passants pourront y admirer leur reflet. J'appliquerai les dernières découvertes en matière de serpillières et de produits nettoyants pour éliminer les souillures du parquet de l'agence.

Je lui dis en souriant :

– On dirait qu'un tel travail te dérange.

Il sursaute, surpris :

– Me déranger ! Me déranger comment ? C'est un boulot royal à côté des autres boulots qui m'ont été promis et qui ne se sont jamais concrétisés. C'est le boulot idéal !

Il ralentit son pas avant de soupirer, entre espoir et crainte :

– Ah ! Si je pouvais l'avoir, cette fois !

– Tu ne t'es pas encore mis d'accord avec eux ?

– Non. Mais tout se passera bien. Le directeur actuel de l'agence est mon ami ; on s'est connus le jour où je me suis inscrit à l'Alliance Française. Comme il était lent d'esprit ! Et nous nous soûlions à ses frais.

Il rejette la fumée de sa cigarette et se met à secouer sa tête avec amertume comme s'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même.

– Dieu a donné une noix à celui qui n'a pas de dents, murmure-t-il. Le voilà qui occupe une place que tout le monde convoite.

Il se reprend avec enthousiasme :

– J'irai le voir demain, et tout se passera bien.

– Comment tu as su ?

– J'ai su quoi ?

– Qu'il y avait du travail.

– Par un ami de mon ami le directeur.

– Et pourquoi ne pas aller le voir maintenant ? Cela va te passer sous le nez.

– Personne ne me prendra ce boulot. J'ai confiance, cette fois. J'irai demain.